GUILLAUME JOURNOT

SANTA ANNA

Le « Napoléon de l'Ouest »

Tome I

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042516451

Dépôt légal : juillet 2025

INTRODUCTION

« Il n’y a pas de sermon sans Saint Augustin ni de révolution sans Santa Anna. »

Don Victoriano Salado Álvarez

À l’aube des années 1930, alors que l’Europe marchait vers le précipice, le Mexique parvenait enfin à consolider sa démocratie, grâce à la gouvernance prudente du président Lázaro Cárdenas. Plus d’un siècle après avoir arraché de haute lutte son indépendance en 1821, le peuple mexicain pouvait commencer à souffler quelque peu. Ce siècle représentait pour le Mexique un formidable tourbillon d’événements qui provoquait maux de tête et vertiges pour tous ceux qui souhaitaient étudier l’Histoire du pays et désiraient identifier les causes de tels bouleversements. Pourquoi tant d’années de souffrance, de tempêtes, de révolutions, de révoltes, de massacres, de dictatures et de tâtonnements institutionnels ?

Depuis 1821, il n’y avait pas vraiment de fil directeur au Mexique du point de vue politique : il était impossible de rétablir l’ordre après le chaos de la guerre d’indépendance qui avait épuisé la population pendant dix longues années et le pays ne cessait d’osciller entre plusieurs régimes et formules constitutionnelles. Il était en réalité ballotté par les rivalités permanentes de puissants personnages qui imprimaient à tour de rôle leurs passions et leur soif de pouvoir dans le quotidien politique. Ces personnages, matamores militaires, aventuriers paysans ou politiciens machiavéliques orientèrent

l'histoire du Mexique dans un sens ou dans l'autre, au gré de leur fantaisie ou de leurs ambitieux projets de gouvernement, contribuant à rendre difficilement lisible l'enfance politique du pays.

Si des hommes tels que Porfirio Díaz, Lázaro Cárdenas, Venustiano Carranza, Agustín Iturbide, Pancho Villa, Emiliano Zapata ou Francisco Madero ont marqué la mémoire mexicaine et sont toujours étudiés et plus ou moins célébrés dans le pays, d'autres personnages en revanche ont été emportés dans un maelstrom qui a bouleversé pendant plus d'un siècle la terre mexicaine.

Parmi eux se trouve un curieux personnage, alliant le courage de Zorro et la bêtise du maréchal Ney, une sorte d'ersatz de général Alcazar¹, un bravache parvenant à tirer son épingle du jeu de multiples fois devant les changements de régime. Mal-aimé de l'Histoire mexicaine, il fut pourtant un grand acteur politique lors des trente premières années ayant suivi l'indépendance du pays, mais il hérita de la notoriété d'un Philippe Pétain : tout d'abord grand vainqueur adulé par son peuple puis dictateur mirobolant accusé de trahison et de corruption, son souvenir embarrassa plus les Mexicains qu'il n'attira leurs louanges.

Le général Antonio López de Santa Anna mérite pourtant que l'on s'attarde sur son histoire : sa vie publique embrasse à peu près une trentaine d'années pendant lesquelles il aura marqué de son empreinte le rythme du pays, à tel point que l'on a pu parler de « l'ère de Santa Anna » pour désigner la période 1822-1855.

Si Napoléon disait à Sainte-Hélène « Quel roman que ma vie ! », que dire de celle de Santa Anna ? Voici un personnage ayant commencé à combattre dès l'âge de quatorze ans, ayant participé à plus de combats que Bonaparte et César réunis, élu six fois à la présidence de la République, capable de faire

¹ Dictateur d'un petit pays fictif Sud-Américain, créé par le dessinateur Hergé dans *Tintin et l'oreille cassée* et qui a la particularité d'effectuer de nombreux aller-retours au pouvoir entre deux révolutions.

surgir des armées de vastes déserts, célébré comme un héros de la nation, détesté et exilé par cette même nation ; emprisonné, il échappa plusieurs fois au peloton d'exécution avant de ressurgir comme un diable d'une boîte pour ressaisir sans coup férir le pouvoir.

Animal politique infatigable, il est le fondateur de la première république mexicaine puis sauve son pays d'un retour de l'ancien colonisateur espagnol. Sa réputation militaire le désigne presque naturellement pour mener le Mexique lors de la terrible guerre américano-mexicaine de 1846-1848, un conflit aux immenses conséquences géopolitiques, et son autoritarisme le pousse à devenir le premier dictateur du pays. Son pouvoir est tel à cette époque qu'il apparaît même comme un véritable monarque républicain, au point de se voir reconnaître le titre pompeux d'Altesse Sérénissime et de circuler dans la capitale dans de splendides carrosses qui n'auraient pas dépareillé au milieu des vieilles cours européennes. Les partis politiques qui sont, à l'époque, peu populaires et en plein apprentissage de la vie démocratique, se disputent ses faveurs et sa protection, au point que le pays semble ne pas pouvoir survivre sans le leadership de ce général. Comme si le corps national était pris de paralysie, orphelin en l'absence de son caudillo.

Homme d'affaires et guerrier à la fois, le personnage va déployer tout au long de sa vie un caractère complexe et labyrinthique, méandres de sentiments bigarrés sur ses compatriotes et sur ses propres capacités ; un caractère suffisamment déroutant pour en faire une véritable énigme aux yeux de ses contemporains, juges implacables ou admirateurs zélés. Santa Anna est un être tortueux, rusé et courageux ; mais c'est aussi un fainéant, un tombeur de dames et un joueur invétéré capable de « faire tapis » aussi bien dans ses innombrables parties de jeux de hasard que dans sa vie publique. Santa Anna n'échappe, en réalité, à aucun stéréotype du fier hidalgo emporté et passionné, amoureux de la bonne chère et de son pays. Sa vie est une bourrasque où

s'entremêlent les fêtes voluptueuses au rythme des mariachis et des mañanitas, le son du canon du légendaire Fort Alamo, les combats de coqs et les tauromachies, les entrées triomphales sous des arcs de triomphe, les acclamations par la population en délire, les charges de lanciers aux uniformes rutilants, les fuites éperdues à travers la campagne, les exils incongrus et les amours passionnés.

Sa réussite politique et sa popularité, il les doit en partie à cette profonde identité mexicaine : il parcourt avec plaisir les rassemblements festifs populaires, harangue les foules de militaires qui donnent le « la » dans la vie politique du pays et fait preuve à de multiples occasions d'un grand courage.

Il ne laisse personne indifférent : écrivains et poètes se bousculent pour lui tresser des lauriers, mais aussi pour l'accabler lorsque sa bonne étoile semble l'abandonner.

Carlos María de Bustamante, l'un de plus grand chroniqueur et homme politique de son temps, le décrira comme « *un phénomène de l'espèce humaine* », mais aussi « *un homme qui se plie aux circonstances* » ; *un renard que les étrangers surnommeront « le héros aux quarante défaites »*²...

Pour Guillermo Prieto, écrivain, poète et grand mémorialiste de son temps, « *Santa Anna était méprisant envers la voix de la science, exigeait l'humiliation de ceux qui l'entouraient et était inaccessible à la raison et à l'ingéniosité* »³.

Pour Lucas Alamán, plusieurs fois ministre des Relations Extérieures du Mexique et figure majeure du camp conservateur, « *il était vaincu partout pendant que les journaux l'insultaient et se moquaient de lui* ». Quant à son comportement de politique, « *c'était un homme que rien ne choquait*

2 Carlos María de Bustamante, « El Nuevo Bernal Díaz del Castillo, o sea la historia de la invasión de los angloamericanos en México », p. 95, 117 et 214, imprimerie Vicente García Torres, 1847.

3 Guillermo Prieto, « Memorias de mis tiempos » 1906, p. 173, Editorial Porrúa, 1985.

*et qui tombait dans les plus choquantes contradictions entre conduite et paroles. »*⁴

Pour l'historien de la guerre de 1846-1848 José María Barca, c'était même « *un homme incliné dès sa jeunesse aux ruses et aux mensonges* »⁵, rien de moins.

Même Karl Marx lui brossera, dans une lettre adressée à son ami Friedrich Engels le 2 décembre 1854 et traitant de la guerre contre les Américains en 1847, une ligne apparemment flatteuse, mais bel et bien d'une délicate ironie au regard des difficultés dans lesquelles s'empêtre le grand général, faisant dire au prophète du communisme « *qu'à aucun moment, les Espagnols n'ont produit un génie comme Santa Anna* ». Une certaine façon pour le philosophe et économiste allemand de faire parler son hispanophobie en se moquant d'un personnage jugé désastreux⁶.

Notre fringant général ne s'était pas vraiment attardé sur les études littéraires pendant sa jeunesse et son inculture en surprenait plus d'un. Guillermo Prieto brosse ainsi un portrait détonnant de l'homme en société, de ce personnage manquant de relief intellectuel, mais compensant habilement ses manques par un charisme exceptionnel et une habileté certaine dans les relations sociales : « *Même s'il était analphabète au point de paver de barbarismes son langage et sans plus de lectures que celle de Cassandre, il tenait une conversation pétillante animée par une puissante imagination et une perception claire comme la lumière du jour. Quand il plaisantait, il donnait un certain accent jarocho à ses paroles, ce qui plaisait. Ses grands yeux noirs pénétrants persuadaient plus*

4 Lucas Alamán, « Carta a Monteleone, 28 de junio de 1847 », Documentos inéditos o muy raros, regroupés par Rafael Aguayo Spencer, Mexico, Jus, 1974, t. IV, p. 447 et 449.

5 José María Roa Bárcena, « Recuerdos de la invasión norteamericana, 1846-1848, por un joven de entonces », tome I, p. 366-367, México, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1991.

6 Domingo P. de Toledo, « Mexico en la obra de Marx y Engels », El Trimestre Económico, p.92, Vol. 6, No. 21(1), Fondo de Cultura Económica, abril-junio 1939.

que ses paroles et ses gestes prompts et le rendaient séducteur et irrésistible. »⁷

Dans un style de représentation plus calme, et dès lors qu'il s'agit de recevoir quelques amis à la campagne, Santa Anna sait user de ses charmes et se comporter en vrai caméléon. Le soldat charismatique, le chef de milliers de guerriers sait surtout se composer une image de paisible propriétaire timide et bien élevé. Il adapte ainsi son caractère aux individus qui l'entourent.

Fanny Calderon de la Barca, l'épouse du représentant espagnol venant d'arriver au pays, le rencontre dans son hacienda de Manga de Clavo en 1841, sur la route de Mexico⁸ :

« Un élégant gentleman, bien habillé et à l'allure plutôt mélancolique... il avait le teint jaunâtre, des yeux noirs et fins, doux et pénétrants et une expression intéressante sur le visage. Ne connaissant rien à son passé, n'importe qui l'aurait pris pour un philosophe résigné, vivant dans une digne retraite, qui aurait essayé le monde et jugé que tout n'était que vanité, qui aurait souffert de l'ingratitude et, si seulement il avait été persuadé de sortir de sa retraite, l'aurait fait comme Cincinnatus, pour le seul bénéfice de son pays. Il était étrange de constater la fréquence de cette expression de résignation philosophique, de tristesse placide chez l'homme le plus ambiteux et le plus élégant. »

Malgré la fascination qu'il aura exercée sur ses contemporains pendant des dizaines d'années, aucune rue, aucune place, aucun bâtiment ne porte aujourd'hui son nom. Même Xalapa, sa ville natale, n'en garde presque aucune trace, contrairement à l'un de ses plus mortels ennemis, Benito Juárez, président aurolé de sa victoire contre les troupes de Napoléon III et qui est parvenu à imposer naturellement son patronyme à plusieurs écoles et rues de la cité. Aucun

7 Guillermo Prieto, « Memorias de mis tiempos », p.83, Legare Street Press.

8 Frances Calderon de la Barca, « Life in Mexico », p.32. The Century Travelers, 1987.

dirigeant mexicain ne se risquerait d'ailleurs à revendiquer l'héritage politique de Santa Anna. On chercherait plutôt à l'oublier, ses performances tant militaires que politiques étant loin de plaider en sa faveur. Il reste aujourd'hui au Mexique un parfait symbole du traître, du perdant et du grand corrupteur. Carlos María de Bustamante n'était pas tendre sur son action publique, surtout après la guerre désastreuse livrée contre les États-Unis en 1846-1848⁹ estimant avec tristesse que « *Santa Anna, à toutes les époques funestes de son administration usurpée, avait perdu la république et avait contribué à la dégrader, l'avilir et la rendre esclave et feudataire des États-Unis* ».

Santa Anna n'est bien évidemment pas seul dans l'espace public explosif et coloré qui se construit à partir de l'indépendance de 1821. Il fait alors partie de ces centaines de personnages bigarrés qui occupent la grande scène nationale naissante. Ce sont de nombreux orateurs grandiloquents, journalistes passionnés, généraux implacables, politiques retors et corrompus, poètes de talent, tour à tour révoltés ou loyalistes, partisans de la monarchie ou de la république qui alimentent la vie publique du pays... L'action de Santa Anna n'est certainement pas dissociable de celle de ces personnages qui doivent apprendre en même temps que lui à gouverner efficacement une nation et à diffuser dans tout le pays des principes démocratiques hérités des Anglais, des Américains et des Français. Certains de ces hommes préviennent les désastres, analysent correctement les problèmes contemporains et promeuvent de grandes et sincères réformes, malheureusement peu comprises par la majorité de la population. Ce sont des hommes de bonne volonté, mais finalement de peu de pouvoir. La véritable puissance se traduit, à l'époque, par la maîtrise des armées et des origines sociales adéquates.

9 Carlos María de Bustamante, « El Nuevo Bernal Díaz del Castillo, o sea la historia de la invasión de los angloamericanos en México », Tome I, p.18, México, Secretaría de Educación Pública, 1947.